JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

123

28 juin 2008
paraît cinq à six fois par an
vingt et unième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

LES ÉLUS LUS (XCI)

Mauvaise foi

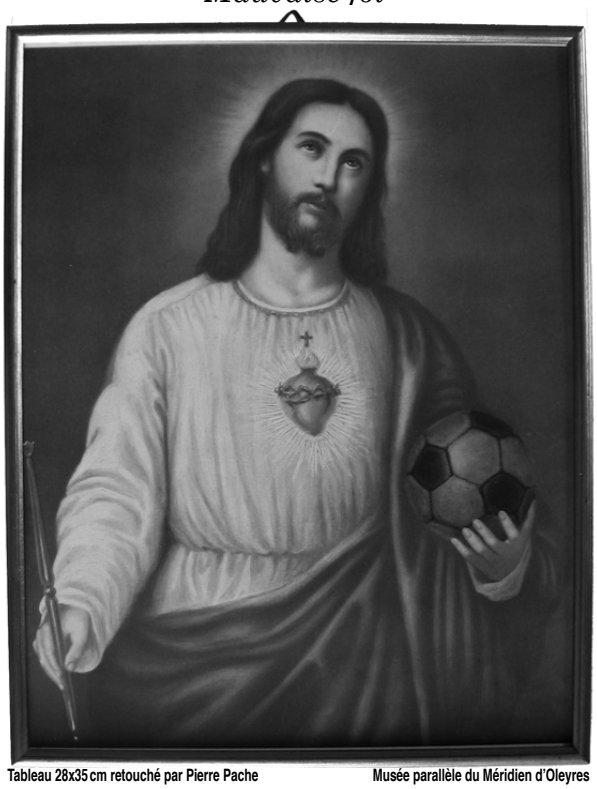


Tableau 28x35 cm retouché par Pierre Pache — **Musée parallèle du Méridien d'Oleyres**

«S'interrogeant sur les liens qui peuvent unir Dieu, les Églises et le football, le conseiller fédéral a noté qu'ils étaient nombreux. Les vignettes Panini ont remplacé les images pieuses, les footballeurs sont devenus des stars adulées comme des dieux et même certain d'entre eux, à l'instar de Maradona, l'invoquent pour guider leurs actions.»

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

En résumant ainsi le discours du chef du Département fédéral de la défense, de la protection de la population et des sports à l'occasion du Service œcuménique pour l'Euro 2008 au Grossmünster de Zurich le 25 mai, l'ATS a commis une erreur (sans compter celles de grammaire): l'agence de presse laisse supposer que le nounours bernois est tombé dans le piège populiste qui consiste à vouloir donner à tout prix un sens religieux à une passion populaire. Il n'en est rien. D'abord, ce n'est pas lui qui établit le lien entre les images pieuses et les vignettes Panini: il ne fait que citer le texte d'une exposition viennoise.

Ensuite, il réussit l'exploit, du haut de la chaire, de se moquer joyeusement des prêtres et des organisateurs bénévoles de l'Euro rassemblés à ses pieds. En profitant de la linéarité du discours, il fait passer pour des réflexions profondes une suite de propos incohérents ou de sous-entendus provocateurs.

Par exemple, en mélangeant astucieusement le langage des footeux et des religieux, il crée une parabole parfaitement obscure, mais qui sonne bien à toutes les oreilles: *«Comme tous les matches commencent au score de zéro à zéro et que chacun a entendu un jour ou l'autre l'histoire de David et Goliath, le fan de foot croit fermement à sa bonne fortune. Le football lui apporte la foi, l'amour et l'espérance.»*

En enchaînant des arguments de façon délibérément désordonnée, il crée l'illusion d'une démonstration: *«Il est tout aussi indiscutable que les footballeurs d'élite sont devenus des stars. Presque des dieux. Ce qui leur impose des responsabilités. Et je me réjouis de constater que la plupart d'entre eux sont conscients de leur rôle d'exemple. L'élite est synonyme d'excellence et l'excellence, elle, implique humilité et modestie.»*

De temps en temps une assertion isolée et absconse prend l'allure d'une vérité éternelle: *«Ce qui paraît juste aux supporters est cher au cœur des joueurs.»*

Mais il n'excelle pas que dans le non-sens caché, il est aussi bon dans le sens caché provocateur; ce responsable de l'armée suisse va même jusqu'à insinuer que le service militaire ne devrait pas être obligatoire: *«Notre pays fonctionne sur le principe du volontariat. Le système de milice est une de nos caractéristiques.»*

À l'écrit, tous ces procédés sont aisément décelables, mais imaginez le plaisir que Samuel Schmid a dû éprouver en constatant que ses auditeurs pensaient le comprendre. Tels sont pris qui croyaient le prendre en lui imposant le sujet le plus imbécile qui soit: *«Existe-t-il un lien entre le stade de football et le Ciel ?»*

Pour une fois, l'avertissement qui suit le titre dans la version écrite des discours des conseillers fédéraux prend tout son sens: *«Seul le texte prononcé fait foi.»*

M. R.-G.

Pluralisme médiatique

Divergences géopolitiques dans la presse romande

Si le Fan Village du Bout-du-Monde se révolte, le mécontentement touche la plupart des structures similaires en Suisse. A Bâle, plusieurs entreprises participant à des Fan Zones ont dû réduire leur personnel. Malgré le licenciement de 80 collaborateurs sur 300, Migros continue de perdre de l'argent. A Zurich, le bilan est le même: une mauvaise organisation des événements est mise en cause.

Seule Berne échappe à ce constat, en raison notamment de la présence des supporters néerlandais. Un troisième écran sera même installé à l'occasion du match qui opposera, vendredi soir, les Pays-Bas à la France.

www.letemps.ch, 13 juin 2008

Ailleurs en Suisse, c'est aussi la soupe à la grimace. Dans le quartier de Rive, à Nyon, les commerçants aux abords de l'UBS Arena estiment le manque à gagner à 40%. A Bâle, la Migros a renvoyé 80 personnes sur 300 et fermé plusieurs stands. A Genève, les locataires du Fan Village réclament un dédommagement. Ils paient le même prix pour un stand plus petit et à l'écart, que ceux de la Fan Zone. A Lausanne, Robert Bruchez n'a pas reçu de demandes d'indemnisation. Maisles loyers sont sans commune mesure: 4000 francs pourla capitale vaudoise, contre 35 000 francs à Genève.

Côté Fan Zone, seule Berne semble s'en sortir, grâce à une imposante colonie de Néo-Zélandais. Du côté de l'UBS Arena par contre, le responsable de la communication Nicolas Paratte se dit très satisfait de la fréquentation des seize enceintes: «Dans l'ensemble, on approche les 300 000 visiteurs, et à Lausanne, nous avons eu près de 40 000 personnes. Au quart du tournoi, nous sommes très contents.»

www.24heures.ch, 13 juin 2008

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 125 1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs Europe hors zone franc: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
lA broutille de service
Charles Chopin
Alain Freudiger
Kübi Kuhn
Gil Meyer
Henry Meyer
Jean-Jacques Marmier
Line Naphta
Claude Pahud
Paul Petchi
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Matthieu Riche
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Igor Texte
Marcelin Switch

Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué Frs 25.– par an, c'est donné!

«Didier Cuche est le meilleur descendeur du monde depuis deux ans: cette année il est monté six fois sur le podium en descente.»
Joël Robert, en ascension, supra RSR1-La Première, 11 mars 2008, 18h31

«Le face-à-face collatéral entre le POP et Solidarités n'est pas dynamique.»
Josef Zisyadis, ex, in *Le Courrier*, 3 mars 2008

«C'est pas notre rôle d'élever la voix, mais c'est quand même notre rôle de nous faire entendre, et Jacques Rogge aura certainement des contacts directs avec les dirigeants chinois pour leur faire part de son avis et souhaiter que la répression soit faite de manière douce...»
Denis Oswald, membre de la commission exécutive du CIO, supra TSR1, 30 mars 2008, vers 20h30

«C'est surtout à Tête-Blanche qu'il y aura une température très très élevée négativement.»
Marius Robyr, embrigadier, supra TSR1, 18 avril 2008, vers 19h40

«Les jeux sont évidemment loin d'être faits; les Aigles ont déjà prouvé qu'ils savaient sortir leurs crocs, surtout lorsqu'on ne les y attend pas.»
Olivier Breisacher, commentateur zoologue, in *Tribune de Genève*, 9 avril 2008

«Les lits étrangers sont moins froids que les lits suisses!»
Jean-René Germanier, conseiller national PDC-VS, 9e séance du Conseil national, 12 mars 2008

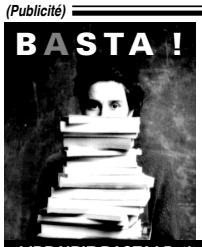
«Vous avez complètement castré ce projet et maintenant on veut finir de lui couper les ailes.»
Jean-Luc Chollet, conseiller communal, au Conseil communal de Lausanne, 8 avril 2008, 21h50

«Je remercie les représentants des médias de rendre compte de nos ébats avec rigueur et précision...»
Jacqueline Pellet, présidente du Conseil communal de Montreux, séance du 23 avril 2008, 20h00

«Pour Angela Grezet-Bento de Carvalho, coordinatrice du projet, ce soutien constitue une "fantastique lance de rampement".»
Patricia Briel, journaliste très lancée, in *Le Temps*, 8 mars 2008

«Les personnes qui font cette expérience d'une semaine de jeûne pendant le carême sont tellement contentes qu'elles en parlent aux autres et c'est comme ça que les groupes grossissent.»
Anne-Michèle Stern, coordinatrice romande des Semaines de jeûne en carême, supra RSR1-La Première, 23 mars 2008, vers 18h30

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

Courrier des lecteurs

Antimoine, patrimoine, anti-patrimoine

Il semble que l'Unesco, après avoir distingué nos admirables coteaux, ait considéré, comme le créateur, que son travail était accompli et qu'elle pouvait passer à autre chose. L'autre chose, dans le cas de la création comme dans celui des organisations internationales, n'est jamais guère éloignée de la précédente, et bien souvent elle tente avec une diligence digne d'une bien meilleure cause de la répliquer fastidieusement.

Or donc, l'Unesco, après avoir classé Lavaux, s'est mise en tête de recueillir et de conserver ce qui porte désormais le nom flatteur de «patrimoine immatériel». Nous voilà donc commis à la protection des conteurs du marché de Marrakech – ce qui est sympa mais difficile sans quelque support matériel : il faut un souk, des étalages, des odeurs et une langue qui se réfère à quelque réalité, serait-ce pour la transfigurer dans la fiction.

Mais aussi, déferlent des propositions tout à fait démagogiques. Ainsi, le (plus si) nouveau président de la république française propose que l'on range au rang du patrimoine immatériel rien de moins que la gastronomie française ; il oublie évidemment au passage que, puisque la nourriture se mange, même distinguée (vous en savez quelque chose), elle n'est pas tout à fait immatérielle ; quelques esprits chagrins diront peut-être aussi que, si la gastronomie française devait être rangée au rang du patrimoine immatériel, c'est dans l'exacte mesure où elle est un effort académique, voire une rhétorique assommante, dont la seule mission est de ne pas faire paraître pesant une pratique culinaire qui maximise la quantité de nutriments lourds et gras.

Pour contrer le président lunatique, pour aider l'Unesco à ne pas faire trop de bêtises après le classement de Lavaux, pour fonctionner comme un authentique antimoine (c'est-à-dire quelqu'un qui n'est pas seul et ne réfléchit pas dans son coin), je propose de lancer un grand concours d'idées sur le patrimoine immatériel de l'humanité. J'ai les miennes, mais je ne voudrais pas les dévoiler avant que d'autres aient eux aussi avancé des propositions.

Je vous propose donc, Monsieur le rédacteur, de faire paraître cette lettre dans votre prochain courrier des lecteurs, de telle sorte que vos lecteurs distingués nous aident à délimiter ce qui, ici et maintenant, pourrait figurer au patrimoine immatériel de l'humanité. Votre publication est certainement la plus idoine pour lancer un fabuleux concours d'idées.

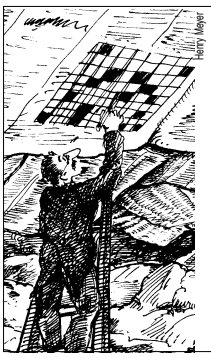
Hélène Banqui,
Moune-près-Nouillorque

Réd. : Notre publication étant certainement la plus idoine pour lancer un tel concours d'idées, nous prions nos lecteurs distingués d'aider notre aimable correspondante à délimiter ce qui, ici et maintenant, pourrait figurer au patrimoine immatériel de l'humanité. Veuillez adresser vos propositions à la rédaction, qui fera suivre, voire publiera.

Protestation d'un orthographomane

Slt mârcelle,
Keskon na bcp rit aek lé pote. on a superkiffé ton articl (*La Distinction* n° 122, page 2, «Les élus lus», chronique de Marcelle Rey-Gamay) sur cét koneri dortograf ki ser à rien ! enfin qqn ki ns compran ! pa kom cé kon dprof ki ns fon ièch aek leur turcule. Toa té une meuf o poal mega tôp ! ta toudsuite vu ksa ns enlèv pô lé zidée ! a ce sugè, si tu veut ontinvit a la gross kastagn dsamdi. on va tapé lé keuf é pété lé glass du magdo dan la manif passifist. aek lé batt é lé k-goul sa sra supér cool. alé tchô mârcelle !

Capt'ain Kasket,
filosof é poett



Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. Mao-Tse-Tsung – 2. ablettes – II – 3. noyee – sert – 4. rat – ers – 5. applicables – 6. Iole – eu – 7. inquisition – 8. nouès – ut – St – 9. stéréotypes.

De haut en bas
1. manadarins – 2. abo – not (Not) – 3. olympique – 4. tee – louer – 5. stérilisé – 6. et – aees – 7. testa – IUT – 8. osé – Betty – 9. relui – 10. nitre – ose – 11. glissants.

Rébus de la société

Solution de la page 7

Köbi Kuhn (queue-bique-con-nœud)

Le coin de IA broutille de service

Le Jurassien

Le diable plonge à pleines mains dans les détails comme un arbre enfonce ses racines dans le sol. Ce généalogiste de l'âme exhume ainsi de minuscules souvenirs (le parfum de Madeline) qui nous enivrent, nous détournent du ciel et nous attachent à la terre comme des serfs ; un pays, c'est héréditaire. Nous ne voyons plus alors que le reflet noir des rivières souterraines qui filent entre nos doigts et sous nos yeux verts captivés. Prisonniers d'une scène originelle, nous sommes taillables et corvéables à nouveau, aveugles, à la merci d'un imaginaire cette fois.

Le régionaliste et le psychanalyste sont pareils dans leur culture de l'attachement au passé (l'enfance), dans leur attention au folklore (la famille et ses rites) et au pittoresque (les névroses). Ce cousinage étonnant est décelable jusque dans les devises des cantons suisses. *Post tenebras lux* (1) n'est évidemment pas une invocation climatique du Genevois, mais une publicité cantonale vantant les mérites de la cure psychanalytique. Et l'on n'accède à tout l'humour de l'expressif *Liberté et Patrie* (2) que si l'on sait que le Vaudois, à vrai dire, ne quitte jamais le giron maternel. Seul, le canton du Jura n'a pas de devise, pas de mot d'ordre. Dispensé de ligne de pensée obligée, allégé de cette artillerie patriotique, le Jurassien peut voyager, voler, papillonner. Il ne prend pas racine, il se déracine. *Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées* (3). Rimbaud n'a jamais eu le mal du pays (l'enfance comme un traitement de racines). Il provient d'un intouchable lointain, il est le fruit de la seule solitude. Enfin, les nomades ne naissent que de l'instant présent.

Tout petit, durant l'été, le Jurassien est déposé par ses parents dans le potager, afin qu'il mange de la terre. Certains dimanches, on emmène les enfants vêtus de leurs plus beaux habits manger de la terre au cimetière, dans la commune d'origine. On ne parle pas des aïeux (ni du passé), mais on en avale la poussière. En général, d'ailleurs, on parle peu au petit Jurassien et lui témoigne peu d'affection : cela l'incline à se tourner vers les bêtes et à en développer la connaissance. Souvent, les bébés sont mis à sieste dans les mangeoires des vaches qui veillent en ruminant sur cette minuscule progéniture. C'est ainsi que l'enfant très jeune ne dépend plus de ses parents ni de ses semblables. Il est libre. Les désavantages de cette sorte d'éducation sont un déficit d'élocution ou de vocabulaire (4), c'est tout.

Le problème de ceux qui sont attachés à leur pays (souvent les mêmes qui sont attachés à leur tante ou à leur chaise), est justement d'être attachés. Les chiens aboient. Le Jura a une multitude d'autres noms. Moi je vis à Pleujouse, *Pleujouse en pluie et parfumée* (5). Nonante-deux habitants et nous faisons tous semblant d'être singuliers. Un jour, j'ai quitté le pays où je suis née, *je suis parti(e)* / *par les chemins bordés de rosée* / *où piaillait le soleil* (6), et je suis arrivée ici, chez moi pour la première fois. On est chez soi où l'on a le droit de se tenir debout ; contrainte de renoncer à sa dignité, on est en exil où que l'on soit. Quant à celui qui au nom d'une broutille (un acte de naissance) se prévaudrait de quelque différence ou de quelque avantage, celui-là ne perdrait pas une dignité n'existant pas pour lui.

IA broutille

1) «Après les ténèbres, la lumière» (devise du canton de Genève).
2) Devise du canton de Vaud.
3) Rimbaud, *Ma Bohème*.
4) L'observateur averti relèvera ainsi avec intérêt que proportionnellement, les mâles jurassiens épousent nettement plus de logopédistes diplômées en moyenne que leurs confrères suisses (source : recensement fédéral 2000).
5) Jean Cuttat, *Noël d'Ajoie*, Éditions du Pré Carré. Porrentruy, 1974
6) Léopold Sedar Senghor, *Départ*.

Malgré le règlement du Prix

Le lauréat du Champignac d'Or 2007 persiste à concourir

Pour la plupart des gens, un club de foot appartient à tout le monde. Mais justement, dans le foot, il n'y a personne qui paie. Donc les gens peuvent parler et avoir des opinions, ce qui est très bien, mais il faut que celui qui prend les décisions soit en communauté de pensée avec lui-même.

Christian Constantin,
In *Coopération*, 13 mai 2008

Climatiquement incorrect

Jeu de mots vraiment irresponsable

Fromage trouvé à la Coop

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, l'*Histoire illustrée de la Nati*, tome 2 : Les temps difficiles (1966-1992), attribuée à Martin Eckmann et Georges-Claude Rochat, préfacée par Jean-Jacques Tillmann, était une pure invention.

(À s'être farci depuis un moment...) Charles Chopin en route pour le Séparistan.

Chronique familiale du désastre

IL arrive qu'on s'imagine tout connaître d'un sujet et que pour cela l'on ne ressente pas l'urgence de s'y replonger, mais qu'une conjoncture imprévue vienne chambouler la carte des itinéraires et vous fraie un chemin neuf au cœur d'un territoire pourtant balisé. Il nous advint de l'expérimenter naguère à propos du Goulag, lors de la réédition des *Récits de la Kolyma* de Varlam Chalamov. C'est aujourd'hui notre mémoire de la *Choah* que bouleverse la fascinante enquête sur un rameau perdu de l'arbre généalogique familial dans laquelle nous entraîne Daniel Mendelsohn.

Le cimetière juif de Bolechow

L'auteur se place sous le patronage de Marcel Proust et de sa grandiose tentative de ressusciter un temps inexorablement perdu, en exhumant ce qui fut enfoui d'existences individuelles à jamais disparues de l'espace visible, quoique des éléments épars en subsistent, sédimentés, dans cette dimension pliée de la condition humaine que constitue la mémoire. Tout commence par un étonnement d'enfant devant les sanglots que provoquaient chez de vieux parents rencontrés une ou deux fois l'an l'apparition de ce gamin qui ressemblait tellement à «l'oncle Shmiel».

Descendant de lignées ashkénazes dont la présence en Galicie (1), en des terres auxquelles les vicissitudes de l'Histoire ont réservé des appartenances variées (elles furent successivement autrichiennes, polonaises, soviétiques, allemandes, ukrainiennes), est attestée depuis des siècles, Daniel Mendelsohn est un juif new-yorkais grandi dans un milieu libéral, que ses penchants inclinaient aux humanités grecque et latine. Enfant, l'Odyssée, les Pharaons, Alexandre ou Rome l'excitaient davantage que la morne lamentation des malheurs du peuple hébreu. Le légendaire exilique des anciens juifs l'ennuyait. Il adorait cependant son grand-père maternel, juif de stricte observance qui avait émigré d'Europe jeune adulte. Conteur invétéré, ce grand-père le gava de fables enchantées et lui inocula le virus du récit, cet art proliférant de la digression et des histoires qui s'emboîtent les unes dans les autres jusqu'au moment où, tous les fils ayant été entrelacés, la narration s'accélère pour converger vers son dénouement qui la couronne et la clôt. Cette technique, Daniel Mendelsohn la fera sienne quand il devra se plier aux nécessités impliquées par sa recherche particulière.

L'épuisante recherche

Le jeune Daniel avait ouï évoquer la branche collatérale demeurée en Galicie, le grand-oncle, son épouse et leurs quatre filles, «tués par les nazis». De leurs derniers mois et de leur fin lui avaient été faites des relations lacunaires, tant les incertitudes dominaient sur les dates et les circonstances exactes de leur mort. Le grand-père avait aussi transmis quelques reliques, lettres et photos d'avant-guerre. En naquit chez le petit-fils l'irrépressible envie de compenser ce manque, le besoin, ressenti comme une injonction, de conférer à ces disparus un destin et une personnalité, de ne pas les laisser pour ainsi dire égarés dans les limbes de l'indétermination. Ce besoin sera le facteur déclencheur.

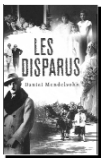
Il s'ensuivra pour Daniel Mendelsohn un travail d'investigation de plusieurs années, qui va mobiliser l'énergie de quelques proches associés au projet et occasionner maints voyages en des lieux fort éparpillés selon la dispersion des témoins ou des survivants qu'il s'agit de retrouver: New York, l'Australie, Israël, Miami, Stockholm et, plus d'une fois, Bolechow. Fausses pistes, démarches partiellement abouties, renseignements contradictoires, témoignages vacillants ou mal interprétés, réticences de certains, malentendu sur le sens d'un mot résultant de l'imaginaire féerique de l'auteur lorsqu'il était enfant, ces allées et venues parfois frustrantes engendrent par moments chez l'enquêteur la tentation du renoncement. Mais à chaque fois l'obstiné traqueur de traces se voit sauvé du découragement par une coïncidence heureuse qui relance l'entreprise et qu'il qualifierait volontiers de providentielle, s'il ne savait que les aléas favorables corroborent simplement cette loi qui veut que la chance ne consente à vous céder que si on la force par l'application d'une volonté entêtée ne rechignant pas à engager à crédit toute l'énergie vitale dont elle dispose.

À quoi bon cela?

L'attachement de Daniel Mendelsohn à reconstituer le fil incomplet de ces six destinées individuelles, qui nous laisse entrevoir, autant que celles-ci nous sont accessibles, un peu de leurs subjectivités, fait indubitablement de ce livre un roman. Et c'est cette quête opiniâtre qui lui confère son allure de parcours initiatique et sa structure réticulaire: au fur et à mesure de son écriture, le livre tisse le récit de sa propre genèse qui est cause qu'on revisite, mais *autrement*, les mêmes lieux et les mêmes questionnements. Ce dispositif ramifié se trouve encore accentué par le recours au rituel des parachahs, ces lectures de chabbat portant sur des épisodes successifs de la Torah, dont l'auteur scande son texte et qu'il se réapproprie en les assortissant de commentaires en rapport avec le développement de sa narration (ainsi interroge-t-il à sa manière les deux versions de la Genèse, le Déluge, le sacrifice d'Abraham, la destruction de Sodome et Gomorrhe, la querelle d'Abel et Caïn qui lui fournit un éclairage saisissant sur les relations entrecroisées et si torturées entre Juifs et Ukrainiens dans ces territoires âprement disputés).

Quand le livre se referme définitivement, la plupart des incertitudes ont été dissipées quant aux dates et aux circonstances divergentes de décès des membres de la famille, que les tribulations du massacre nazi avaient séparés et qui périrent victimes d'*actions* différentes. Bien sûr, les *disparus* restent à jamais disparus. Pour eux le temps ne sera pas retrouvé. Nulle incantation ni aucun exorcisme ne peut les ramener à nous de l'horreur qui fut leur lot; il n'est pas de couture miraculeuse pour suturer la cotte déchirée d'un monde révolu. Mais en l'honneur de ces morts sans sépulture Daniel Mendelsohn élève son solitaire mausolée de mots qui restitue pour les vivants que nous sommes l'histoire de ceux auxquels leurs annihilateurs prétendaient dénier le droit d'accéder à la noblesse d'un récit. Peut-être est-ce l'ultime épisode d'une guerre qui ne s'est pas toute terminée en 1945. Mais cette guerre-là doit-elle finir un jour?

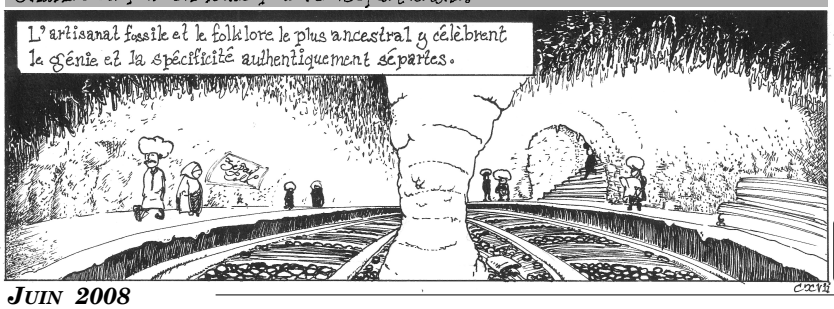
J.-J. M.



Daniel Mendelsohn
Les Disparus
Flammarion, 2007, 649 p., Frs 52.30

(1) À Bolechow, non loin de Lemberg, ou Lwów, ou Lviv, en allemand, polonais et ukrainien respectivement.

Charles Chopin en route pour le Séparatistan.



Rapide recyclage pour les municipaux lausannois, les adorateurs du Dalaï-Lama et les nouveaux prochinois du commerce mondialisé

NON, la Chine n'est pas un camp de concentration continental enfermant plus d'un milliard d'êtres humains terrorisés par un pouvoir omniprésent. Depuis l'ère maoïste, sont apparus les droits privés, la liberté de circulation à l'intérieur du pays et la liberté de voyager à l'étranger pour les milieux aisés. Les autorités manifestent désormais une assez vaste indifférence aux formes d'expression qui ne touchent pas au pouvoir politique.

Non, l'histoire, l'écriture, la culture, la diversité ou la taille de la Chine ne la prédisposent pas à l'autoritarisme. D'innombrables exemples de démocratie passés ou présents dans le monde (Corée du Sud, Amérique du Nord, Taïwan et Hong-Kong, pour ne prendre que ceux-là) peuvent servir aisément à démasquer ces piètres accommodements avec la réalité.

Non, le Parti communiste chinois n'a plus grand-chose à voir avec le marxisme-léninisme, de même que Mao s'était largement éloigné des principes et de la base sociale des fondateurs du parti. Comme son jumeau ennemi le Kouomintang, le PCC se révèle d'une plasticité remarquable. Avant lui, le système impérial avait résisté durant deux millénaires. Sombre perspective.

Non, l'histoire chinoise ne s'est pas arrêtée avec la victoire définitive du petit timonier Teng. Si la bourgeoisie naissante a renoncé à toute influence politique, les mouvements sociaux ne sont pas inexistants dans les autres couches sociales. Surgit alors le spectre d'une révolte néomaoïste, mais oui, qui éclaterait à l'occasion des effets destructurateurs d'une brutale rupture de la croissance économique.

Non, les améliorations apportées au quotidien d'une partie de la population chinoise n'augurent en rien d'une extension graduelle et continue des réformes dans tous les domaines. Avec ou sans Internet, le pluralisme politique, l'autodétermination des peuples et la liberté de la presse restent de l'autre côté du mur de verre, inatteignables depuis la répression de Tien An Men (20 ans l'an prochain, quelle commémoration?) et la mise à l'écart des réformateurs. Le Sage devrait se rappeler que la linéarité du progrès n'est d'ailleurs pas une idée chinoise. Dans le grand flux cosmique, les situations se renversent rapidement et se recomposent encore plus vite, et seules quelques dizaines d'années séparent l'apogée des Qing et les humiliants traités inégaux.

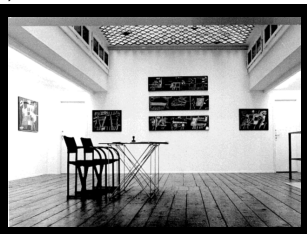
Non, il ne sert à rien d'humilier soir et matin chaque Chinois que l'on peut rencontrer, mais pourquoi donc les nouveaux «amis de la Chine» s'intéressent-ils tant au pouvoir ou aux flux financiers et si peu aux «opposants» chinois: syndicalistes, défenseurs du logement populaire au centre-ville, porte-parole des *mingong* (émigrés de l'intérieur, privés des droits élémentaires, à commencer par la scolarisation de leurs enfants), avocats des citoyens maltraités, écologistes, etc., tous ceux qui, souvent discrètement, de manière autolimitée, formulent des revendications et font avancer la démocratie en actes?

Au travers d'analyses documentées, sans rechigner à s'élever au niveau de la théorisation dans son *Good bye Mao?,* mais aussi au travers de faits-divers, d'expériences vécues et d'une foule d'anecdotes recueillis au travers de reportages entre 1998 et 2004 (*Voyage au centre de la Chine*), Frédéric Bobin propose un portrait en nombreuses facettes du pays-continent qui fait sans cesse fantasmer et délirer l'Occident depuis bientôt cinq siècles. *(M. R.)*

Frédéric Bobin
Good bye Mao?
La Martinière, 2006, 263 p., Frs 36.90

Frédéric Bobin
Voyage au centre de la Chine
Philippe Picquier, 2007, 287 p., Frs 37.60

(Annonce)



La Librairie Basta! propose, au prix de Frs 450.–, la location de son espace galerie (lumière zénithale) d'une surface approximative de 63 m² et d'une cave en sous-sol d'environ 9m² permettant stockage et rangement lié à l'activité.

Contact 021 625 52 34 ou chauderon@librairiebasta.ch

Il ne faut jamais mélanger le sport et la politique

L'ANCIEN *Pékin Information* est devenu en date du 8 janvier 1979 *Beijing Information*, suivant en cela l'application de la *«réforme de l'écriture romaine des noms chinois de personnes de lieux»*, décidée par le Conseil des affaires d'État de la République populaire de Chine, c'est-à-dire l'adoption de la transcription officielle pin'yin pour les publications en langues étrangères utilisant les caractères latins. Seuls *«les noms traditionnels de certains lieux ou de personnages historiques ne seront pas modifiés»*, par exemple Confucius ou Sun Yat-sen, mais les hiérarques communistes seront désormais orthographiés Mao Zedong, Zhou Enlai et Zhu De. Le Conseil, dans sa grande sagesse, précise même la prononciation de la nouvelle graphie, avec d'utiles exemples comme *«"b" prononcé (b) comme dans* pas*»*. Comprenne qui peut.

En date du 22 janvier 1979, la couverture de l'hebdomadaire reproduit une photographie du palais du Potala, à Lhassa, qualifiée de *«merveille d'architecture chinoise antique»*, dont le style est *«caractéristique de l'architecture zang, avec cependant quelques éléments han, intimement incorporés.»* Le débat court encore chez les historiens de l'art palatin...

Venons-en à 1980. Le camarade Deng Xiaoping est alors vice-premier ministre, et son mentor Liu Shaoqi vient d'être réhabilité, tandis que les réformateurs Hu Yaobang et Zhao Ziyang accèdent au Comité permanent du Bureau politique. Si Hua Guofeng reste en poste, les derniers maoïstes sont définitivement éloignés du pouvoir. Se pose alors la question de la participation de la Chine aux Jeux de la XXIIe Olympiade, qui vont se dérouler à Moscou du 19 juillet au 3 août (leur mascotte, l'ourson Micha, est encore dans toutes les mémoires).

À Lake-Placid, peu avant, les sportifs chinois viennent de participer, sans remporter de médaille, aux jeux d'hiver pour la première fois depuis les *«troubles de la seconde moitié des années 60»*. En date du 10 mars 1980, il est précisé que *«les sportifs et les travailleurs de culture physique chinois tiennent depuis toujours en haute estime les jeux Olympiques pour leur noble objectif de maintien de la paix et de promotion de l'amitié et pour la contribution qu'ils ont apportée au développement des sports.»* L'accueil a été *«chaleureux et cordial de la part du peuple américain et des amis des autres pays»*. Commencé par une célèbre partie de ping-pong, le rapprochement avec les États-Unis se poursuit donc sur la neige et la glace. Le sport serait-il définitivement hors du champ de la politique internationale ?

Pourtant, le 7 avril, *Beijing Information* informe ses lecteurs qu'une cinquantaine de pays ont annoncé leur intention de boycotter les jeux de Moscou ou d'être absents à la cérémonie d'ouverture et justifie cette attitude par le fait que *«lorsque le Kremlin a voulu prendre l'initiative d'organiser les JO, il a déclaré qu'il maintiendrait l'esprit olympique et qu'il suivrait les règlements olympiques.»* Et c'est le 24 avril que le Comité olympique de Chine prend la décision de ne pas envoyer ses athlètes dans la capitale soviétique, malgré leur entraînement rigoureux.

Le déroulement des Jeux ne sera bien entendu pas abordé par la feuille beijingoise. Peu avant la cérémonie de clôture paraît l'article le plus consistant sur le sujet, reproduit ci-contre. *«La Chine a pris la juste décision de boycotter les jeux de Moscou pour défendre l'esprit olympique et la paix mondiale et remplir son devoir en tant que membre du CIO.»*, écrit Li Jian, commentateur.

À l'évidence, ce boycott a été décidé par Pékin en raison du contexte international de l'époque. Curieusement, le Cambodge, où la Chine soutient les Khmers rouges génocidaires contre le gouvernement mis en place à la suite de l'invasion vietnamienne, n'est pas mentionné. Seule l'invasion de l'Afghanistan par les troupes soviétiques (décembre 1979) sert de justification au refus de se rendre à Moscou. On notera la satisfaction de l'organe officiel chinois devant l'ampleur de la mobilisation à Paris (*«plusieurs parlementaires et 800 manifestants»*), qui illustre les liens toujours étroits qui unissent la ville-lumière et l'empire du Milieu. Le rôle positif des exilés afghans, souvent réfugiés dans le sous-continent indien, est également souligné.

En outre, le commentateur Li Jian explique avec raison que *«l'objectif des jeux Olympiques est de promouvoir la compréhension et l'amitié et d'aider ainsi à construire un monde meilleur et pacifique.»* Curieusement la belle formule *«Pour un monde meilleur»* n'est pas reprise dans la Chine d'aujourd'hui, malgré son inscription toujours croissante dans l'économie capitaliste globalisée.

Le 11 août, un autre article, signé d'un correspondant de l'agence Xinhua, Guo Ping, rapporte les propos du champion belge de judo Robert Van de Valle qui déclare que *«l'atmosphère avait été gravement affectée par des pressions continues comme celle du contrôle des agents de sécurité, de la présence de soldats et des agents de police et de l'administration sévère.»* Il y est question d'*«atmosphère de terreur»* et de nombreuses fraudes des sportifs et des arbitres soviétiques.

Dans sa conclusion, Li Jian dresse un parallèle avec les fameux JO de Berlin. On regrettera toutefois que la responsabilité du CIO n'y soit pas évoquée. En effet, si les jeux de 1936 furent attribués en 1931 à la capitale d'une république allemande encore démocratique et pour l'heure pacifique envers ses voisins, il n'en va pas de même pour ceux de 1940, qui furent attribués à la ville de Tokyo en 1935. Le commentateur aurait pu rappeler qu'à cette date l'armée japonaise avait entamé sa conquête de la Chine du Nord, qui s'accentua encore avec l'offensive contre Shanghai en 1937, obligeant le CIO à lui retirer les JO d'été pour les confier *in extremis* à Helsinki, tandis que ceux d'hiver revenaient *bis repetita* à Garmisch-Partenkirchen.

Aujourd'hui, avec plus d'un quart de siècle de recul, les masses populaires, de même que tout lecteur objectif, ne peuvent qu'approuver la juste position prise en 1980 par le Comité olympique et le gouvernement chinois. Il y aurait eu en effet quelque chose de paradoxal à participer à une fête de la paix et de l'amitié entre les peuples dans la capitale d'un État dictatorial qui occupait un autre territoire sur le continent asiatique, au mépris de la volonté des autochtones, et qui de surcroît y pratiquait une répression brutale, voire une colonisation plus ou moins masquée.

C. S.

Ce document est extrait de la collection de *Beijing Information* (1970-1987, incomplète) et autres publications, affiches et badges de provenance chinoise, déposée aux archives de la librairie Basta !, à Lausanne.

MONDE — REPORTAGES ET COMMENTAIRES

Jeux de Moscou sans l'esprit olympique

LES jeux Olympiques de Moscou auront attiré le plus petit nombre de participants depuis ceux de 1960. Cet échec est principalement dû à la condamnation mondiale de l'invasion soviétique en Afghanistan et au boycottage international de ces jeux en protestation contre cet acte d'agression.

Qui a saboté les jeux Olympiques? Les comités des jeux Olympiques de 58 pays et territoires ont refusé d'aller à Moscou et les trois quarts des spectateurs qui devaient s'y rendre pour assister aux jeux n'y sont pas allés. Les autorités soviétiques ont toutefois eu le front de dire que c'était parce que des politiciens des Etats-Unis et de plusieurs autres pays avaient cherché à «compromettre, saboter, attaquer et étrangler» les jeux Olympiques et qu'ils avaient interdit aux sportifs de leurs pays d'y participer.

L'objectif des jeux Olympiques est de promouvoir la compréhension et l'amitié et d'aider ainsi à construire un monde meilleur et pacifique. Lorsque les jeux Olympiques eurent lieu en Grèce antique, il y a toujours eu une trêve entre le pays hôte et les pays participants s'ils étaient engagés dans une guerre. Alors cependant que l'Union soviétique propage d'un côté «l'idéal olympique», «le renforcement de la compréhension mutuelle entre les peuples» et «le développement de l'amitié par le sport jusqu'à la paix mondiale», elle envahit d'un autre côté un pays voisin non aligné comme l'Afghanistan et massacre ses habitants. Non seulement refuse-t-elle de retirer ses troupes, mais envoie-t-elle des renforts. C'est donc justement l'Union soviétique elle-même qui sabote l'esprit olympique, forçant les autres à boycotter les jeux de Moscou.

Manifestations et protestation. A la veille et même au jour de l'ouverture des jeux Olympiques à Moscou, il y a eu des manifestations dans de nombreuses villes d'Europe occidentale et des Etats-Unis.

A Paris, plusieurs parlementaires et 800 manifestants ont pris part aux protestations. A Francfort, environ 1 000 étudiants et exilés afghans ont défilé en brandissant des pancartes portant ces mots: «A Moscou, on répète les jeux Olympiques nazis de 1936!»

Ils ne veulent pas jouer avec moi!
Dessin de Wang Yisheng

Les condamnations et protestations énergiques du reste du monde trouvent même leur écho aux jeux de Moscou. Après qu'un grand nombre de pays aient décidé de ne pas participer à la cérémonie d'inauguration des jeux, 16 équipes ont refusé de porter leurs drapeaux nationaux et 10 autres n'ont envoyé que leurs porte-drapeaux à la cérémonie pour porter la bannière olympique sans être accompagné d'aucun sportif.

Position de la Chine. La Chine a pris la juste décision de boycotter les jeux de Moscou pour défendre l'esprit olympique et la paix mondiale et remplir son devoir en tant que membre du C.I.O. Cette décision a indigné le Kremlin. Celui-ci a même par la suite empêché les représentants légitimes de la Chine d'aller à Moscou participer au Congrès de la Fédération d'haltérophilie internationale et a même accordé des visas d'entrée aux représentants du Comité olympique de la prétendue République de Chine.

Quelles que soient les mesures qu'elles ont prises pour tromper le peuple soviétique et calomnier d'autres pays, les autorités soviétiques ne peuvent en aucune façon se dérober à leur responsabilité de sabotage des jeux. Dans l'histoire de plus de 80 ans des jeux Olympiques, il y a seulement deux pays — l'Allemagne d'Hitler et l'Union soviétique — qui ont lancé une guerre d'agression au moment même où ils accueillaient les jeux Olympiques. L'histoire montrera que le boycottage d'aujourd'hui est juste et que cela avait été une erreur que de ne pas l'avoir fait en 1936.

— Li Jian, commentateur de «B.I.»

28 juillet 1980 — 9

Beijing Information, 28 juillet 1980

Veille technologique et préparation des vacances

Big Google is watching you !

COMMENT fonctionne le moteur de Google ? Comment et par qui le «colosse de Montain view» a-t-il été développé ? Comment exploite-t-il l'*open source* et ses adeptes ? Quels sont les mystères de l'algorithme de Google ? Comment agissent les filtres cachés du navigateur ? Comment font les dirigeants de Google pour amasser autant de dollars ? De quelle manière le moteur de Google sélectionne-t-il nos résultats de recherche ? Comment les dirigeants de Google en viennent-ils à tout savoir sur nous ? Qui suis-je et où cours-je ?

Ces questions vous travaillent ? Vous empêchent de dormir ? Vous trouverez des réponses à la plupart d'entre elles dans ce livre un peu fouillis, mais souvent éclairant, issu d'un groupe interdisciplinaire de chercheuses et de chercheurs italiens (http://ippolita.net) qui réfléchissent sur l'évolution du marché global et de l'Internet.

Un ouvrage sans conteste nécessaire pour entrer dans l'univers de Google, mais qui reste un peu à la surface des choses : il eût sans doute été utile de mettre à jour, en sus des coulisses de Google, la manière dont le navigateur façonne, sans que nous nous en rendions compte, notre mode de raisonnement. Quelle influence a sur notre rapport au savoir le fait que Wikipédia soit si souvent référencé en tête de liste ? Qui n'a pas cliqué sans s'en apercevoir sur une page de publicité (lien commercial) en tête de liste et parcouru ce site commercial sans réfléchir plus avant ? Qui a remarqué que lorsqu'un site vient en tête de liste comme lien commercial, il apparaît souvent également dans les liens non commerciaux suggérés plus bas ? Quelle influence ont sur notre manière de raisonner les suggestions de recherches apparentées faites par Google ?

Un exemple, rapide. Je googelise «Corse». S'affichent un lien commercial en haut de la page et 8 liens commerciaux sur la droite de la page. Deux de ces liens sont également dans la page 1 des résultats. Google me suggère, comme recherches apparentées : Corse camping ; Corse photos ; histoire de la Corse (Wikipédia en deuxième position) ; Corse du sud (Wikipédia en septième position) ; Club Med Corse ; Corse gîtes ; Sardaigne (Wikipédia en deuxième position) et Calvi (Wikipédia en cinquième position), mais pas indépendantistes corses (Wikipédia en première position), par exemple, ni milieu corse (Wikipédia en septième position), ni feux de forêts en Corse, toutes choses qui nous entraîneraient sur des sentiers moins vacanciers –donc moins commerciaux– que ceux qui longent la Grande Bleue…

J.-P. T.

Ippolita
La face cachée de Google
Payot, 2008, 237 p., Frs 38.80

Curriculum à ne pas éviter

Thierry Beinstingel
CV Roman
Fayard, août 2007, 352 pages, Frs 41.70

Le monde du travail –de la perte et de la recherche de travail– inspire Thierry Beinstingel. Après *Central*, après *Composants*, voici, toujours avec un titre débutant par la lettre C, l'auteur s'en explique à la fin du livre, faut-il y prêter garde ? *CV Roman*. Produire un roman centré sur la fabrication et sur l'appréciation de divers CV, tel est le pari –vertigineux et convaincant– de l'auteur, qui continue de se livrer à des exercices de contrainte littéraire à la Perec (hommage lui est rendu en exergue). Dans *Composants* (voir *La Distinction* n° 95), Beinstingel retraçait par le menu une semaine dans la vie d'un homme remplissant une mission intérimaire ; cinq jours ouvrables, découpés chacun en quatre séquences, matin midi après-midi et soir, soit en tout vingt chapitres.

Tout aussi systématique, le découpage est autre ici. Il s'appuie sur les quatre rubriques qui doivent impérativement figurer dans un CV : *Expérience, Formation, Loisirs, Situation*. Un CV, donc. «Curriculum vitae*: "chemin de vie" ainsi que l'indique la traduction du latin, langue ancienne et non plus langue morte, il fallait faire attention : ce qui est périssable n'est peut-être jamais voué impitoyablement à disparaître. Par quel hasard le mot d'une langue en sommeil avait-il fini par supplanter toute autre possibilité pour nommer la feuille normée, tellement reconnaissable dans sa disposition que l'appellation* Curriculum vitae *en haut de la page était devenue inutile ?»* Déclinées selon un ordre constant, ces quatre rubriques se déploieront chacune à treize reprises, autant de chapitres.

Mais que signifient exactement ces quatre rubriques convenues ? Comment les protagonistes impliqués peuvent-ils respectivement qui y satisfaire, qui s'y infiltrer, rapidement si possible, car plus personne n'a de temps à perdre ? C'est ce que se demande celui que le chroniqueur pense être le narrateur, lequel (rimbaldien !) se présente volontiers comme *«Je est un autre»*, dont on devine qu'il ressemble à l'auteur. Car l'un (le narrateur principal dans le corps du livre) comme l'autre (sur la jaquette du livre) sont annoncés comme des «conseillers en mobilité» dans un service de ressources humaines. Le lecteur devinera sans mal ce que désigne l'appellation cynique de conseiller en mobilité. Au-delà de ces jeux de miroirs figure cette question peu romanesque, qui fait l'objet d'un roman. Que se passe-t-il autour d'un CV ? Quand il s'agit de déplacer ou de licencier quelqu'un. Quand il s'agit pour l'impétrant de tenter de conserver sa place ou de dégotter un (nouvel) emploi à des conditions acceptables : pas facile en général, encore moins lorsqu'une trajectoire n'aura pas permis de dominer les codes et les normes propices à la conversation avec un conseiller en mobilité.

Que de complications insoupçonnées dans la production d'un CV. Beinstingel ne nous épargne rien. Comment, par exemple, remplir la rubrique *Expérience* quand en période de chômage structurel l'expérience professionnelle ne constitue plus *«l'élément fédérateur d'un CV»* ? Et pourquoi, à la rubrique *Loisirs*, aucun «candidat» à la mobilité ne mentionne-t-il *téléspectateur* ? Que de mises en scène dans un entretien de «mobilité», pour celui qui en fait l'ordonnancement comme pour celui qui cherche à en éviter les conséquences. La démultiplication des rubriques imposées du CV met en scène quantité de personnages, dont on suit la destinée chaotique. C'est donc un roman, qui adopte des formes diverses ; monologues, dialogues, représentations théâtrales ; qui forge des concepts, tel le *«Contrat d'employabilité pour salariés en quart final de vie active»* imaginé par un ministre soucieux de la résorption du chômage, et subséquemment, de sa popularité.

Rude boulot pour les «conseillers en mobilité», munis de leur expertise, de leurs doutes compassionnels, devant parfois affronter un protagoniste à qui peu de mots suffisent pour jauger son cas : *«Éternels rêves des hommes ! De fait, tout était déjà joué. Quand il a fallu grandir, choisir un métier –remarquez qu'on dit toujours, choisir, opter pour un métier, ce doit être cela l'illusion de la démocratie–, donc, quand il a fallu choisir un métier ç'a été vite fait, j'ai repris le balai de mon père, comme d'autres reprennent l'usine du leur.»* Rude épreuve que la lecture de ce poignant *CV Roman*. À lire à la plage pour se distraire ? À lire sur son lieu de travail ? On ne saurait dire. À lire ; brisons là l'alignement de questions. *(G. M.)*

Charles Chopin en route pour le Séparatistan. ***(À se taper encore un moment…)***

Écrits hors-sol

Sur le bas-côté des sentiers de la gloire

DE la Deuxième Guerre mondiale, vue du bon côté, l'histoire a retenu les soldats, les résistants, et puis les collabos. Une troisième catégorie n'a été marquée d'aucun déshonneur, ni honorée non plus : celle des prisonniers de guerre –1'850'000 Français de toutes catégories sociales !– qui se sont retrouvés dans les *stalags* (les bidasses et les sous-offs) ou dans les *oflags* (les officiers). La revue *Europe* consacre un numéro à ces «andouilles», à ces «pleutres», parmi eux des écrivains, avec leurs textes dédaignés. Ils se retrouvèrent en 45 dans le camp des vainqueurs, sans les honneurs, incarnant la défaite, sans avoir participé au combat –excepté ceux qui s'enfuirent– en ayant subi cinq ans d'une captivité pénible mais honteuse ; ils furent de même privés de la compassion réservée aux rescapés des camps de concentration ; ils furent soupçonnés de collaboration pétainiste ; ils l'eurent «dans l'cul», pendant le conflit, et puis après.

Quelques fleurs dans la morne peine

La détention dans ces camps n'est pas le stimulant idéal pour révéler des talents cachés. Aussi, ce sont principalement des écrivains pratiquant auparavant, des intellectuels, des profs, des musiciens qui furent capables d'activités créatrices, de témoigner, de rendre compte de ces expériences de soldats vaincus et confinés.

Quelques-uns s'évadent vers d'autres horizons : Léo Malet écrit *120 rue de la Gare* ; Messiaen compose le *Quatuor pour la fin des temps*. D'autres donnent des conférences à leurs compagnons ; abordent des thèmes philosophiques.

Mais le sujet d'inspiration principal est sans conteste la captivité : mornes journées qui s'égrènent, sans que l'on puisse connaître la date de fin de l'exil, de la litanie fade du quotidien, du *«plomb des heures qui s'écrasent»* (1). Pas d'évènements saillants, que de l'ordinaire, de la monotonie, de la grisaille, de la tristesse, de la solitude : *«Désormais, ils n'étaient plus des hommes, mais des ombres. Des ombres qui pourtant continuaient à manger, à dormir, à parler. Des ombres qui mangeaient, dormaient, parlaient sans rime ni raison.»* (2)

Un univers strictement masculin, à la limite du supportable pour des esprits un peu fins, que résument la vie de caserne, les rires gras, les chaussettes sales, la promiscuité : se retrouver *«livré aux autres. Condamné aux autres.* […] *Envahi par les autres au point de ne savoir plus qu'on est, ni si on est encore quelque chose.»* (3)

«Un peu de fumée dans le soleil»

Et, quand même, des instants sauvés, un peu de tabac à fumer : *«Pour bien savourer un petit matin lumineux, j'ai l'habitude de souffler un peu de fumée dans le soleil, un gai panache de fioritures dans les rayons poudreux* […] *; il y a de petites euphories à l'état pur qui ont une valeur absolue.»* (4)

Et la belote aussi, les chansons, des pièces de théâtre que l'on monte, des copains –que l'on ne croisera plus après la Libération ; ou lors de réunions d'associations de prisonniers de guerre, où *«nous avions tous un même regard absent, un peu vague, un peu glauque, dirait-on.»* (5)

Des écrivains prisonniers tireront pourtant de ces années d'ennui des romans, des recueils de poèmes remarquables, se distançant de simples journaux de captivité –même si ces derniers gardent toute leur valeur de témoignages.

Parmi les auteurs qui rapportèrent des textes de leur captivité brumeuse, Henri Calet publiera *Le bouquet* ; Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, *Le wagon à vaches*, ses *Carnets d'Oflag*… ; Raymond Guérin, *Les poulpes* ; Jacques Perret, *Le caporal épinglé* ; Claude Simon, *La route des Flandres*, *Le tricheur* ; Sartre, *Bariona* ; Louis Althusser, son *Journal de captivité. Stalag XA* et *L'avenir dure longtemps*… (6)

Les prisonniers de guerre, ceux qui sont encore de ce monde, n'ayant pas eu le bonheur de mourir au champ d'honneur, n'ayant pas pu se retrouver décorés pour cause d'action héroïque, au combat ou dans la résistance, trouveront dans ce numéro d'*Europe* une manière de monument au prisonnier –au prisonnier non reconnu.

C. P.

Écrivains au stalag
Europe, n° 948, avril 2008, 380 p., Frs 33,60

1) Gaston Criel, «Stalag XI A».
2) Raymond Guérin, *Les poulpes*.
3) Georges Hyvernaud, *La peau et les os*.
4) Jacques Perret, *Le caporal épinglé*.
5) Henri Calet, *De ma lucarne*.
6) Une bibliographie non exhaustive d'œuvres littéraires, d'une vingtaine de pages, est proposée dans la revue.

Nos amies les bêtes

Au secours, le chien revient!

Henry Meyer

LES observateurs avisés de la faune l'auront déjà remarqué, et même si aucune décision officielle n'a été prise, cela devient de plus en plus difficile à nier: après le gypaète barbu, l'ours et le loup –sans même parler du lynx, et bientôt de la loutre– c'est maintenant le chien qui a été réintroduit en Suisse.

Pourtant, le débat reste ouvert sur la légitimité de sa réintroduction. Mais sans cesse repoussé, il est désormais dépassé par la situation: on a un peu l'impression désagréable d'avoir été mis devant le fait accompli. Or, nos ancêtres savaient sans doute ce qu'ils faisaient lorsqu'ils nous ont débarrassé de cette espèce.

Il n'y a pas de statistiques à ce sujet, mais les tendances sont marquées: à son apogée à la Renaissance, avec l'engouement urbain et patricien pour la chasse et pour le symbole de prestige social et de fidélité qu'il incarne, le chien, peu à peu, décline, l'espèce se fait de plus en plus rare dans les zones urbaines, et dès le XVIIIe siècle, même les poches rurales d'habitat canin se réduisent comme peau de chagrin, harassées par les Lumières du Progrès –si bien qu'au milieu du XIXe siècle, achevé par l'hygiénisme et la lutte contre la rage, il paraît établi que le chien a pratiquement disparu de notre pays (1) et de l'Europe civilisée.

À l'époque, faut-il le rappeler, les gens s'en réjouissent (2), car la disparition des chiens contribue au développement de la poste rurale (moins de mollets mordus), à la propreté des villes et à l'essor de l'archéologie et de la paléontologie (moins d'os égarés). Pourtant, à la fin du XIXe siècle, sans doute sous l'influence de courants pré-écologistes, ou liés aux mouvements scouts ou Wandervogel, il semble que le chien soit peu à peu réintroduit en Europe, d'abord clandestinement, puis, après le chaos de la Première Guerre mondiale, tout à fait ouvertement (3). Dès lors, la progression est impressionnante: les chiffres manquent pour la Suisse, mais on comptait, en France, 2 mio de chiens en 1872, 3 mio en 1900, 4 mio en 1928 et 8 mio en 2000 (4).

En Suisse, c'est surtout à partir des années 1960 que le chien revient (5), non seulement dans les campagnes, mais aussi dans les villes –tant et si bien qu'à ce jour, en 2008, on peut considérer que le chien n'est plus une espèce en danger: sa réintroduction, pourtant jamais officiellement décidée, a été un succès complet. On compte 22 000 chiens dans le canton de Genève, soit plus de 100 au kilomètre carré (6), et plus de 6700 dans le canton du Jura, pour un territoire certes plus vaste, mais dont la population est largement inférieure (7). La situation est véritablement devenue hors de contrôle. À ce stade, Montfavergier, avec ses six chiens seulement recensés sur le territoire communal, fait figure de petit paradis!

Il est clair que les obstinés défenseurs des animaux et autres ardents protecteurs de la faune qui déplorent la non-prolifération de ce canidé sur le territoire suisse non seulement se trompent, mais qu'ils ne se mettent pas à la place des enfants, des cyclistes, des promeneurs qui sont brutalement attaqués et déchiquetés encore vivants par cet animal frère du loup que nos prudents ancêtres ont eu l'intelligence d'éloigner de nos chevilles. Il serait pourtant normal de cesser d'introduire chez nous, souvent en toute illégalité, ce féroce animal que certains inconscients veulent à tout prix imposer aux pacifiques citadins. En attendant, la chose la plus équitable serait d'autoriser les passants à s'équiper d'un pistolet antichien pour parer à toute agression de ce genre car, eux, ils risquent bien de le voir, le chien, et de près.

Soyons clairs: le chien n'a pas sa place dans ce pays; sa présence à tous les coins de rue est artificielle. Sinon, où s'arrêtera-t-on? Va-t-on réintroduire le mammouth, l'aurochs, le brontosaure? Sachons dire non. Cabots, clébards, toutous, médors, pas de ça chez nous!

A. *F*

1) Mis à part quelques niches protégées –au col du Grand Saint-Bernard notamment

2) Ainsi, Victor Hugo: *«J'ai fait cette nuit un rêve dans lequel L. Bonaparte rendait contre la rage le décret que voici: Je, Napoléon, etc. décrète: article 1er. Il n'y a plus de chiens.* [...]» (*Choses vues*, 1858)

3) Ce que déplore Jean Anouilh: *«J'aurai beau tricher et fermer les yeux de toutes mes forces. Il y aura toujours un chien perdu quelque part qui m'empêchera d'être heureuse.»* (*La Sauvage*, 1938)

4) «Les chiens en chiffres», http://www.naturanimal.com/chiens/pratique/chiffres-chiens.php

5) Auparavant, la visibilité du chien restait faible, et il était encore crédible qu'un auteur de science-fiction comme Fredric Brown écrive: *«Les chiens ont disparu et une autre race a pris leur place. Et sûrement maintenant nous sommes oubliés.»* (*Blood*, 1954)

6) Cf. Claire Kaplun, «Genève est-elle devenue une ville salle», in *capgenève*, n° 18, p. 25.

7) *«Nombre de chiens / chiennes par localité au 1er mai 2005 – République et Canton du Jura, bureau de la statistique»*, http://extranet.jura.ch/extranet/groups/public/documents/documents/961068.pdf.

Penser la galéjade

24 minutes philo

C'EST un Américain, je crois, qui a créé le *Reader's digest*. Peut-être n'était-il pas possible que quelqu'un d'autre invente cela. C'est un petit magazine composé d'articles condensés, vite lus, piqués çà et là dans de grands journaux. Et si notre vieux continent a longtemps été épargné par la mode de la prémastication intellectuelle, elle nous est enfin accessible –youpee!

Nous avons maintenant tout ce qu'il nous faut pour vraiment nous sentir part entière de la modernité; les zappeuses pour la TV, les *shuffles* sur les baladeurs, les journaux express jetables et, pour couronner le tout, la philo résumée en 254 pages et presque autant de blagues.

Mais ne poussons pas; ce sont quand même deux diplômés en philosophie d'Harvard qui ont osé commettre ce sacrilège: *Platon et son ornithorynque entrent dans un bar…* –sous-titré *La philosophie expliquée par les blagues*. Qui d'autre que des Américains aurait osé mettre ainsi à portée du premier venu, ou presque, cette matière jusqu'ici inaccessible? Évidemment, il existe bien depuis quelques années une tendance à rendre la philosophie compréhensible, enfin presque. Elle a été initiée par Jostein Gaarder et son *Monde de Sophie* en 1995, et depuis elle a fait quelques rejetons nommés de Botton, Ferry, Jollien etc., mais *grosso modo*, ils sont tous restés très philosophes, même si accessibles à la lecture sans licence en Lettres.

Donc ces Américains, Thomas Cathcart et David Klein, ont osé l'impensable: faire rire en expliquant la philosophie. Leur petit bouquin va de la Métaphysique à la Métaphilosophie en passant par la Logique, l'Épistémologie, l'Éthique, la Philosophie de la religion, l'Existentialisme, la Philosophie du langage, la Relativité. Dix chapitres parfois obscurs, mais illuminés par des bonnes blagues.

Tendance Marx, l'autre

L'ouvrage est ainsi dédié: *«En mémoire de notre grand-père philosophique Groucho Marx, qui le premier trouva les mots pour résumer le fondement de notre idéologie: "Ce sont mes principes; si tu ne les aimes pas, j'en ai d'autres."»* Ensuite, les auteurs expliquent dans leur introduction ce qui les a incités à commettre pareils forfaits: *«La conception et la chute de blagues sont taillées sur le même patron que les concepts philosophiques, et leurs méthodes pour vous turlupiner l'esprit se ressemblent comme deux gouttes d'eau. C'est parce que la philosophie et les blagues coulent de la même source: l'irrésistible envie de confondre nos préjugés, de tournebouler notre univers et de surprendre au gîte où elles se cachent des vérités sur la vie le plus souvent dérangeantes. L'idée claire est au philosophe ce que la vanne est au blagueur.»*

Dix chapitres obscurs donc, peut-être aussi pour cause de traduction et de ponctuation peu claire, comme on le voit dans la citation ci-dessus (1).

Ce pas de course à travers les grandes idées laisse vaguement songeur, mais sur tout ce texte flotte un petit parfum de chahutage potache fort plaisant. De plus, le format permet de trimbaler le livre dans son sac à main et de le lire dans les trajets en bus, ce qui est quand même plus drôle que de lire un torchon gratuit (2).

Donc, donc, donc, finalement, que penser de tout cela? En sait-on plus de la philosophie après lecture qu'avant? Pourra-t-on enfin briller dans les salons bien fréquentés, sera-t-on enfin au parfum de ce qui agite les grands esprits? Disons plus ou moins… À la fin du livre, le lecteur aura plutôt l'impression d'être resté dans la Caverne, enrichi cependant de quelques blagues, ce qui n'est pas plus mal pour les salons où l'on s'ennuie.

Par exemple, vous connaissez celle-ci? C'est dans le chapitre Éthique: *«Des voleurs font irruption dans une banque, menacent de leurs armes les clients et le personnel, les alignent contre le mur et commencent à prendre leurs portefeuilles, leurs montres et leurs bijoux. C'est bientôt le tour des deux comptables de la banque d'être dépouillés. Soudain, le premier comptable fourre quelque chose dans la main de l'autre. Le second murmure, "Qu'est-ce que c'est?" Le premier lui répond "Ce sont les cinquante dollars que je te devais."»* Pas mal, non? Même si on ne comprend pas bien pourquoi des voleurs qui dévalisent une banque vident les poches des gens plutôt que de vider les coffres, sans doute de l'humour américain…

Celle-ci est pas mal aussi - malgré une traduction hasardeuse; elle se trouve au chapitre Existentialisme: *«Marcel est en train de faire l'amour avec la femme de M. Lepetit, son meilleur ami, quand ils entendent crisser sur les graviers de l'allée la voiture du mari qui rentre de la chasse. Il se précipite dans la penderie. Lepetit le chasseur entre, ouvre la penderie pour ranger sa veste, y voit son ami debout et nu comme un ver, et dit: "Mais Marcel, qu'est-ce que tu fais là toi?" Marcel hausse les épaules d'un air penaud et répond: "Je suis comme tout le monde. Il faut bien que je sois quelque part."»*

Et une dernière pour la route: *«L'autre jour, Platon et son ornithorynque sont entrés dans un bar. Le barman pose sur Platon un regard interrogateur et Platon répond: "Que puis-je dire? Elle présentait bien mieux dans la caverne."»*

A. B. B.

Thomas Cathcart et David Klein
Platon et son ornithorynque entrent dans un bar…
Seuil, avril 2008, 254 p., Frs 30,80

1) Mon correcteur automatique a souligné en vert, mais je ne peux quand même pas corriger une citation.

2) Je parle pour moi, *of course*.

Réplications

Homonymies et appropriations

UN écrivain français, artiste et photographe, s'est suicidé à Paris le 15 octobre 2007. Son dernier manuscrit s'intitulait *Suicide*, il avait été déposé chez son éditeur quelques jours plus tôt. *Suicide* vient de paraître chez P.o.L en mars 2008 dans la collection Fiction. Pour ceux qui sont fascinés par les rapports de l'artiste à lui-même, l'ouvrage vaut peut-être le détour. Édouard Levé, mort à 42 ans, avait déjà mis fin à une première carrière, celle de peintre, en brûlant toutes ses toiles.

Édouard Levé est aussi connu pour ses travaux de photographe. Avec une esthétique sans affects, il s'est surtout intéressé à des images dont les noms sont parlants par leur équivocité. Dans sa série Amérique, il nous rejoue *Paris, Texas* en ramenant des photos de cités homonymes comme Pékin, Rome ou Florence… Sa série la plus remarquable rassemble des «Portraits d'homonymes» réalisés entre 1996 et 1999. Ces photos donnent à voir des homonymes d'artistes célèbres, peintres, sculpteurs, écrivains. Des représentations saisissantes qui nous interrogent sur le rapport du mot et de la chose, ou plus précisément du nom et de la personne. Face à la série photographique des «Portraits d'homonymes», l'amateur fait l'expérience du doute. L'adéquation du visage représenté et du nom qui l'accompagne en légende lui pose problème. Édouard Levé a recherché dans le bottin des homonymes d'artistes ou d'écrivains célèbres disparus, tels André Breton, Eugène Delacroix, Yves Klein, Georges Bataille ou Raymond Roussel. Il les a contactés, puis photographiés. Oui, le hasard et la fatalité de la naissance ont fait d'eux des homonymes d'artistes célèbres. Édouard Levé est allé à leur rencontre, il a gagné leur confiance et les a persuadés de poser pour transfigurer leur image en œuvres d'art, troublant ainsi les repères spatiaux, temporels et culturels du public: ces grands hommes sont-ils ou ne sont-ils pas qui ils sont, méritent-ils ou ne méritent-ils pas l'immortalisation d'un portrait monumental destiné à un musée?

C'est la même démarche, étrangement, que poursuit l'artiste suisse Berclaz de Sierre. Artiste plasticien qui travaille notamment la photographie et la vidéo, Berclaz de Sierre est le nom d'artiste de Jean-Daniel Berclaz. À Paris en 1986, il rencontre un autre Jean-Daniel Berclaz qui est artiste peintre également. Depuis, toute la recherche de Berclaz de Sierre, qui tentera de se démarquer ainsi de son homonyme, méditera sur les rapports entre l'identité et le patronyme, et s'interrogera sur le lieu d'origine. Le Musée des Beaux-Arts de Sion expose dans ses salles permanentes une série d'«Équivoques» réalisées par Jean-Daniel Berclaz. Avec une esthétique sans affects, il s'est surtout intéressé à des hommes dont les noms sont en effet parlant par leur équivocité. Ces photos donnent à voir des homonymes d'artistes célèbres, peintres, sculpteurs, écrivains. Des représentations saisissantes qui nous interrogent sur le rapport du mot et de la chose, ou plus précisément du nom et de la personne. Les deux séries des «Équivoques» sont des portraits en couleurs de Suisses et d'Italiens «moyens», photographiés en pied sur un fond neutre et dans un format monumental. On n'y reconnaît aucune star du show-business, aucun champion sportif, aucune personnalité publique. Rien ne distingue ces hommes des gens de la rue, sinon leur prénom et leur nom de famille, puisqu'ils se nomment: Albert Anker, Ferdinand Hodler ou Alberto Giacometti, Leonardo da Vinci, Michelangelo Buonarroti ou Sandro Botticelli… Oui, le hasard et la fatalité de la naissance ont fait d'eux des homonymes d'artistes célèbres. Berclaz de Sierre est allé à leur rencontre, il a gagné leur confiance, a enregistré leur témoignage et les a persuadés de poser pour transfigurer leur image en œuvre d'art, troublant ainsi les repères spatiaux, temporels et culturels du public: ces grands hommes sont-ils ou ne sont-ils pas qui ils sont, méritent-ils ou ne méritent-ils pas l'immortalisation d'un portrait monumental destiné à un musée?

En voulant échapper à Jean-Daniel Berclaz, plasticien suisse, directeur et créateur du Musée du Point de vue de Marseille, né en 1955, Jean-Daniel Berclaz, né en 1965 devenu Berclaz de Sierre a construit toute une œuvre à la recherche de son identité, il doit lui être rassurant de savoir qu'à Paris son plagiaire anticipé lui laisse aujourd'hui le champ libre.

K. K.

Études ramuzicologiques

Sauver Ramuz

Les aides à la publication fondent pour le chantier Ramuz (voir ci-dessous). Et *La Distinction* observe qu'au fil des parutions la liste des remerciements en début d'ouvrage se raccourcit. Nous suggérons aux maîtres d'œuvre de faire preuve de créativité. En leur temps, les producteurs de *La Guerre dans le Haut Pays* de Francis Reuser avaient réussi à sauver le film en convaincant le fondateur d'Adia Interim devenu Adecco, Henri-Ferdinand Lavanchy, de leur faire un versement exceptionnel pour avoir son nom à côté de Charles Ferdinand Ramuz, ce qui ne manquerait pas d'être remarqué au vu la ressemblance des patronymes.

Henri-Ferdinand Lavanchy a depuis sponsorisé également de manière fort transparente le *Petit Broulis illustré* et la gamme de parfum de Jérôme Rudin. Il n'est probablement pas à une vaudoiserie de plus.

Pour tout savoir sur l'art de flatter les mécènes, nous recommandons chaudement à Daniel Maggetti de se faire offrir par l'intéressé *La saga magnifique d'Henri-Ferdinand Lavanchy, pionnier du travail intérimaire,* par Pierre-Marc Burnand, paru aux éditions Favre en 2007.

P. P.

Daniel Maggetti et la Migros

La revue *Écriture* a cessé de paraître en 2005, le numéro 65 daté du printemps est sa dernière livraison. Elle présente un important dossier consacré à la littérature romande dont un stimulant article de Sylvie Jeanneret sur «Le roman de formation dans la littérature romande du XXe siècle». Initiée par Guy de Pourtalès, la mode du roman d'apprentissage saisit tour à tour Georges Borgeaud, Edmond Buchet puis plus près de nous Anne-Lise Grobety, Monique Laederach et Rose Marie Pagnard, enfin une traversée de l'œuvre d'Etienne Barilier vient clore ce rapide survol d'un genre qui a beaucoup fait pour la gloire du collège de St-Maurice. Le décès de la revue *Écriture* laisse désormais un peu de temps à Daniel Maggetti, son codirecteur, qui en a profité pour écrire lui-même un magnifique *Bildungsroman*. Il nous conduit dans une vallée de son Tessin natal, pour nous narrer la rencontre insolite entre un curé et une aristocrate alémanique, mais surtout l'affection qu'ils portent au narrateur. Un ouvrage rafraîchissant pour tous ceux qui ont servi la messe et fait leurs adieux à un monde désormais disparu. *Les Créatures du Bon Dieu* se lisent comme les *fioretti* de saint François. Les animaux y ont une place de choix et on leur achète même *«des spécialités au camion Migros»*.

Depuis la parution de cet ouvrage, le dernier camion Migros vient de quitter la dernière vallée des Alpes. On aurait pu se demander si l'écriture de ce roman n'est finalement pas un acte de résistance de Daniel Maggetti. La réalité est plus vénale: Daniel Maggetti a également une troisième casquette, il dirige le chantier Ramuz, financé en partie à ses débuts par la Migros. Le soutien de celle-ci apparaît jusqu'au volume IV des *Œuvres complètes*, paru en 2006. En la citant dans son roman de 2007, Daniel Maggetti tentait de la retenir, ce qui a raté. Il ne lui reste désormais plus qu'à s'engager dans le soutien à l'initiative «Pour des jeux d'argent au service du bien commun». Et de rendre sa carte Migros pour chasser les cumulus.

P. P.

Daniel Maggetti
Les Créatures du Bon Dieu
L'Aire, 2007, 174 p. Frs 27.–

Bonnes feuilles

«Signification culturelle du discours sur le hooliganisme et racisme ordinaire dans le milieu du football»

par Dariuš Zifonun

Exceptionnellement en prise sur l'actualité, *La Distinction* publie un extrait choisi d'un livre récemment paru et dont les médias, sans doute pris par d'autres thèmes sans rapport avec son objet, n'ont guère trouvé le temps de rendre compte.

Contrairement aux suppositions induites par le discours sur le hooliganisme, qui attribue symboliquement le racisme à certains groupes de supporters, certaines équipes et certains événements, le racisme est enraciné dans la structure profonde de la société, ce que je vais tenter de démontrer en utilisant le vaste terrain d'exploration qu'offrent les milieux du football amateur. Tandis que le paysage des supporters allemands évolue autour d'une trentaine, voire une quarantaine d'équipes, les activités des acteurs de ces milieux sont bien moins symboliques et elles ne visent pas à attirer l'attention des médias ou des autorités politiques ou morales. Chaque week-end, des centaines de rencontres ont lieu dans les divisions inférieures. Le racisme y est exprimé dans des situations d'interaction en face à face avec des joueurs désignés «étrangers». À cet égard, j'estime qu'il est nécessaire de distinguer au moins trois types de comportements racistes […].

En premier lieu, les joueurs et supporters des équipes «d'ethnie turque» sont confrontés au racisme comme vision du monde. Cette perspective fournit à ses adeptes une clé d'interprétation et d'appréhension du monde. Relevant d'un savoir tacite, elle définit leurs dispositions comportementales et autorise les actes racistes quasi «automatiques» et «naturels». En particulier lors de rencontres disputées à la campagne, les joueurs des équipes turques de Mannheim sont confrontés à tout un univers d'absolue altérité comprenant la manière dont leurs «hôtes» les regardent, la latence de leurs expressions faciales, la subtilité de leurs insinuations et leurs débordements collectifs, apparemment «incontrôlés», d'insultes racistes.

Secundo, il existe une forme très répandue d'utilisation instrumentalisée du racisme fondée sur une idéologie raciste. Contrastant avec le racisme comme vision du monde, le racisme idéologique ne détermine pas véritablement les dispositions comportementales. Les personnes qui y recourent sont capables de justifier leurs actes racistes avec une certaine distance de réflexion. Cette forme de racisme est instrumentalisée dans le but spécifique d'induire certains comportements chez soi-même comme chez autrui. Sur le terrain, les joueurs allemands s'adressent à leurs adversaires en faisant appel à des stéréotypes racistes et à des expressions dégradantes («*Scheißtürke*», «*Kümmeltürke*», etc.) […].

Tercio, en cas d'interaction directe entre équipes turques et allemandes à Mannheim, à l'heure actuelle, l'utilisation de stéréotypes partagés pourrait constituer le principal mécanisme de «communication interculturelle». En d'autres termes, le racisme existe également sous la forme d'un mode d'interaction consensuelle dans les contacts interculturels de tous les jours. Le stéréotype des «gens du Sud qui ont le sang plus chaud» revêt ici une importance déterminante. À titre d'exemple, lorsqu'un certain nombre de cartons rouges est distribué au cours d'une rencontre contre une équipe grecque, lorsque l'arbitre est contraint d'interrompre une partie entre deux équipes turques parce qu'une bagarre a éclaté entre les joueurs présents sur le terrain, lorsqu'un commentateur souligne le nombre élevé de cartons jaunes distribués à des joueurs espagnols au cours d'une saison, l'explication avancée aussi bien par la partie allemande que par les équipes ethnicisées elles-mêmes est que les Européens du Sud «ont le sang plus chaud» (au comparatif). […]

Comme nous l'avons indiqué, les attributs flagrants, méprisants ou discriminatoires sont fréquents dans le milieu du football. Ils sont cependant rejetés par la collectivité et, lorsqu'ils sont prononcés, ils se heurtent à l'indignation ou à des réactions de contre-stigmatisation (comme «nazi» ou «paysan»). […]

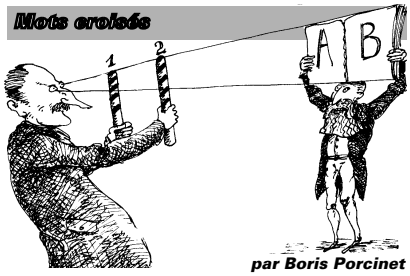
Le comportement des hooligans ne se rapporte pas au monde politique institutionnel, il n'a pas pour finalité un changement social et peut ainsi, au sens strict, être qualifié d'apolitique. Bien que leurs attitudes politiques puissent en partie être associées à l'extrême droite, les hooligans, en tant que tels, ne se conduisent pas activement comme des extrémistes de droite. Les hooligans et les ultras ne sont politisés que par extension, au sens large du terme. […]

L'extrémisme de droite constitue un problème épineux pour l'ordre social des démocraties modernes vu qu'il se propose d'instituer un ordre social différent, et remet en question la société actuelle dans son ensemble. En Allemagne, l'extrême droite est perçue comme un phénomène particulièrement périlleux, puisqu'il y est toujours interprété à la lumière du passé nazi de ce pays, où il ne va pas sans déclencher de vives inquiétudes. Par contraste, le racisme ordinaire ne remet pas en cause l'ordre social existant. Il est restreint à l'univers de la vie quotidienne et ne tente pas de modifier l'ordre institutionnel. Là où l'auto-organisation ethnique et l'attribution mutuelle d'une différence sont maintenues par de larges franges de la société –en dépit de tous les efforts bienveillants entrepris pour «éclairer» les populations auxquelles nous appartenons tous au même titre– les stéréotypes et les préjugés permettent la régulation et l'organisation des contacts interculturels. Tantôt conflictuels, tantôt mutuellement consensuels, en règle générale, dans la société allemande, ces contacts tournent à l'avantage du groupe dominant. De ce fait, le racisme ordinaire restreint les chances des immigrés dans la vie tout en stabilisant la hiérarchie des groupes sociaux. Du point de vue de la société dans son ensemble - en considérant la perspective des groupes sociaux dominants aussi bien que du maintien de l'ordre- le racisme ordinaire s'avère plus productif que problématique. Le vrai racisme observé dans les divisions régionales n'attire pas la publicité, au contraire sans doute de hordes imaginaires de hooligans d'extrême droite censés menacer des manifestations sportives majeures.

En qualifiant «le déshonneur du hooliganisme» de scandale et en recourant à une rhétorique moralisante, les élites universitaires, politiques, pédagogiques et médiatiques se mobilisent et se légitiment elles-mêmes aussi bien qu'elles mobilisent et légitiment l'ordre social actuel. Tant le discours sur le hooliganisme que le racisme ordinaire quotidien dans les milieux du football amateur semblent fonctionner, à différents niveaux, comme des moyens de consolidation et de pacification culturelles, fonctions qui témoignent de leur signification culturelle (*Kulturbedeutung*). De surcroît (et c'est là qu'intervient l'interaction entre les discours sur le hooliganisme et le racisme ordinaire objets de ma recherche), en marginalisant le racisme et la violence, le discours sur le hooliganisme sert à purifier un monde du football supposément pacifique au «langage international» (*«Sport spricht alle Sprachen»*), pour citer une récente campagne médiatique du Deutscher Sportbund DSB (Fédération sportive allemande). Ainsi, le discours sur le hooliganisme dissimule le racisme ordinaire et étaie la dominance du discours de l'élite morale ainsi que son monopole sur la représentation médiatique du «mal» dans le sport, au détriment de ceux qui souffrent réellement du racisme et n'ont pas voix au chapitre. […]

Extrait de
Le football à l'épreuve de la violence et de l'extrémisme
Sous la direction de Th. Busset, Ch. Jaccoud, J.-Ph. Dubey et D. Malatesta, Antipodes, 2008, 304 p., Frs 34.–

Mots croisés



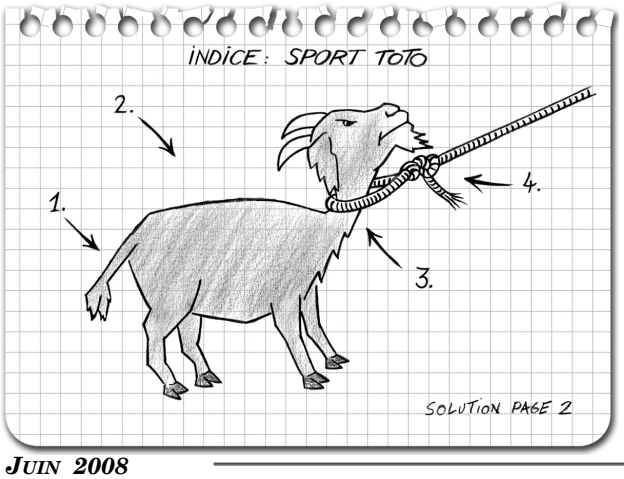
par Boris Porcinet

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1											
2									■		
3						■					
4		■		■				■			
5											
6		■					■			■	
7											
8						■			■		
9											

De gauche à droite
1. Casse-tête chinois.
2. Vengerons ailleurs – Sujet type.
3. Engloutie – Drôlement calé.
4. Héros de Chine cette année – Graines de discorde.
5. Rentrent dans le cadre.
6. Copine d'Héraclès – Réussi.
7. Est à l'origine des premiers maux croisés.
8. Bien ficelés – S'habille en noire ou en blanche – Petit patron.
9. Les Chinois sont fourbes.

De haut en bas
1. À proprement parler, c'est du chinois.
2. Mieux que du demi-tarif: 70 % de réduction – Pas d'anglais: c'est la panique en Allemagne.
3. Forme idéale pour arriver à pied par la Chine.
4. Pour la boule à zéro – Mettre à disposition ou sur un piédestal.
5. Lot du Chinois à la naissance de son premier enfant?
6. Marque d'addition – Dans la caste des intouchables.
7. Passa en revue – École française.
8. Limite grave – Une moche dans la série.
9. A encore brillé.
10. Tombe de pierre – Se lance tout seul.
11. En manque d'adhérents.

Rébus de la société



Malgré le règlement du Prix

Le lauréat du Champignac d'Or 2005 persiste à concourir

«Vous faites un retour en arrière sur notre futur.»

Olivier Français, directeur des Travaux de la ville de Lausanne, au Conseil communal, 3 juin 2008, à 22h45 pile

Petit commerce

Le grand match Groop-Mico des articles les plus shootés

1. Lu & vu

Lu dans *Migros Magazine*

Vu au magasin Do It+Garden Migros de Marin Centre

Lu dans *Coopération*

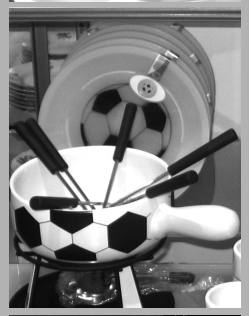
Vu au magasin Coop City de Neuchâtel

Lu sur www.doit-garden-migros.ch

Vu au magasin Do It+Garden Migros de Marin Centre

2. Lu ou vu

Vu au supermarché Coop d'Avenches (Dôle du Valais AOC 2006)

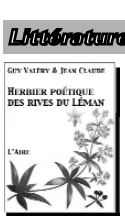


Vu au magasin Coop City de Neuchâtel

Lu dans *Migros Magazine*

Pour recevoir gratuitement les capsules périphériscopiques mensuelles et thématiques en PDF, envoyez un courriel à peripheriscope@bluewin.ch, objet: capsule.

Littératures régionales



Guy Valéry & Jean Claude
Herbier poétique des rives du Léman
L'Aire, 2008, 340 p., Frs 34.80

On ne le sait pas assez, le nord du bassin lémanique est doté d'une flore exceptionnelle: l'absinthe, la buglosse, la garance, le zinnia même se sont développés à Nyon et en Terre-Sainte. La région lausannoise abonde en joubarbe et en chrysanthème bleu, au bénéfice d'un microclimat particulier qui leur apporte une métamorphose spectaculaire: leur corolle enfle dans des proportions jamais connues. Le blé, l'oseille, le narcisse et l'ortie sont abondants de longue date sur les hauts de Montreux, où ils prospèrent s'ils sont convenablement arrosés.

Plutôt que d'arracher ces merveilles fragiles au terroir qui les a vus naître, les auteurs, Guy Valéry et Jean Claude (il se murmure que deux notables locaux se cachent sous cette litanie de prénoms), ont choisi, l'un avec ses mots ciselés comme au prétoire, l'autre avec ses encres épaisses et riches, de se risquer à l'évocation visuelle et textuelle des merveilles dont Dame Nature a gratifié nos coteaux.

De cette manière, qui est bien dans le sens du vent du temps de notre époque qui va, ces deux créateurs offrent un pur ravissement à l'amateur de botanique et de poésie. En deux mots: il n'y a qu'à se mettre au vert pour que ça sente la rose! *(L. N.)*

Didier Daeninckx
Camarades de classe
Gallimard, janvier 2008, 168 p, Frs 32.50

En général, les livres de Daeninckx ne brillent pas leur finesse. Intrigues pesantes, dialogues lourds, personnages épais, opinions monolithiques, tout y fait bon poids. Bien sûr, dans son petit dernier, il reste quelque chose de cette manière. Tout à la joie d'écrire un récit contemporain, il accumule avec une précipitation d'enfant tous les mots fétiches de la modernité : mail p. 12, nicorette p. 13, aspartame et Viagra p. 17, sudoku p. 19, Vélib' p. 22, commerce équitable et covoiturage p. 26, et ainsi de suite… jusqu'à l'inévitable Blackberry, qui résoudra l'énigme.

Pourtant, dans ces «retrouvailles» sur Internet, à quarante années de distance, d'anciens copains d'une école de la banlieue rouge parisienne, le lecteur trouvera une ambiance bien retracée et surtout une chute à double détente qui donneront une certaine saveur à cette brève lecture (compter 1h30). *(I. T.)*

À nos braves et fidèles abonnés
Une actualité sportive très chargée nous oblige à reporter au numéro suivant la suite de notre feuilleton interminable, *Le calme plat*, que nous publions depuis novembre 1995. Nous espérons que nos lecteurs les plus impatients sauront nous le pardonner.

Séries oubliées

Aidans & Greg
Les panthères
Le Lombard, avril 2008, 152 p., Frs 53.–

Très beau sujet pour un séminaire en études genre: l'intégrale de la première BD parue dans le journal *Tintin* (de 1971 à 1974) consacrée à des héroïnes, rompant avec la tradition des potiches, des acariâtres et des laiderons, si prégnante dans le monde d'Hergé. Le scénariste Greg, alors rédacteur en chef, décida de féminiser un peu son cheptel (Laureline, puis Yoko Tsuno et Natacha-l'hôtesse-de-l'air étaient apparues ailleurs). S'inspirant de diverses sources, dont l'increvable *13 rue de l'Espoir* (1959-1972), il imagina un trio de jeunes femmes modernes, comédienne, mannequin et antiquaire, menant leur vie professionnelle et sentimentale à Paris. Les titres sentent bon la psychologie de bazar: *Le magicien qui n'existait pas*, *L'homme qui refusait la vie* Coiffures qui rebiquent, robes-chasubles, mini-jupes, bottes à frange: tous les signes de la modernité vestimentaire sont au rendez-vous. Mais le refoulé a la vie dure, et très vite, l'aventure, avec ses méchants et ses lourdeurs, rejoint la petite troupe. Les clichés abondent jusqu'au dernier épisode: *Le bolide maudit* qui se déroule dans la traditionnelle Amérique latine de carton-pâte. Le dessin témoigne d'un solide métier et d'un penchant marqué pour les anatomies en extension (Aidans s'était spécialisé auparavant dans les aventures préhistoriques de *Tounga*). *(M. Sw.)*